

1

Ces lunettes, ce chapeau trop enfoncé comme pour dissimuler son visage, ce pardessus au col relevé... C'était lui. Sa silhouette frêle et dégingandée se reflétait dans la vitrine du bouquiniste...

C'était encore lui !

J'étais pourtant sûr de l'avoir semé en sortant du métro Jules Joffrin quand, profitant du passage d'un bus qui me coupait de sa vue, je m'étais dissimulé derrière un des gros piliers de la mairie.

Il m'avait cherché longuement du regard. Il avait même enlevé ses lunettes, j'ai bien cru que j'allais voir son visage mais il était de dos... C'est là que j'ai remarqué qu'il était mince, maigre même dans cet imperméable trop ample. Il s'est appuyé contre un arbre, il avait l'air fatigué. Nerveusement, il avait regardé à gauche, à droite, puis avait remonté la rue Hermel au pas de course, croyant sans doute m'y apercevoir, car il me suivait...

Depuis plus de deux semaines, cet homme mystérieux me suivait.

Je rempochai ma monnaie. Le roman que je venais d'acheter m'échappa, et c'est en voulant le ramasser que je m'aperçus que je tremblais.

Ma main, mes jambes, tout mon être tremblait, j'avais peur.

Je m'appelle Benjamin, Benjamin Berger, j'suis plus un gamin, j'ai seize ans passés et je n'ai pas l'habitude de m'effrayer pour des clopinettes, mais là j'avais peur... terriblement peur.

Cette peur me gagnait à l'idée qu'il me fallait sortir de cette librairie et que, dès que je serais dehors,

je l'aurais sur les talons... Cet homme dont j'ignorais tout, même le visage. Que me voulait-il ? Etait-ce un maniaque, un criminel, un fou ?...

Ces questions se bousculaient dans ma tête... Je n'en dormais plus de la nuit.

Dès que je fermais les yeux, le soir dans mon lit, je le revoyais toujours. Ce chapeau, ces lunettes sans regard, cet imperméable, il me poursuivait jusque dans mes rêves. J'étais en train de devenir fou.

Son image m'obsédait, j'avais peur... peur... peur.

En franchissant le seuil de la librairie d'occasions, les tremblements redoublèrent. Je n'osais pas regarder les gens, la rue. J'essayai de me plonger dans ce nouveau roman : “ *Le tueur de la pleine lune* ”. Tu parles, rien que le titre, ça allait sûrement me changer les idées !

Je transpirais, je le savais derrière moi à me suivre, à épier chacun de mes mouvements, je sentais presque son souffle sur ma nuque. Mes jambes ne me portaient plus, elles se ramollissaient à chaque pas comme de la pâte à modeler au soleil.

Un banc, tant pis, il me fallait m'asseoir.

Des grosses gouttes perlaient au creux de mes mains, je les écrasais nerveusement sur mon jeans et, à peine le temps d'étendre les jambes, il était là.

A deux mètres de moi, il était là.

J'ai très distinctement vu ses chaussures, ses longues jambes, et le bas de son imperméable ; celui-ci était d'ailleurs usé, il avait un gros accroc et il y manquait un bouton. Je n'ai pas eu le courage de lever les yeux, il a contourné le banc lentement pour passer derrière moi.

J'ai poussé un long soupir en fermant les yeux.

Attendre qu'il s'éloigne et partir à l'opposé, loin...
Le plus loin possible de lui...

Je reprenais mon souffle, mon cœur petit à petit retrouvait un rythme normal ; je m'apaisais.

Mes doigts couraient sur le vieux banc au hasard des reliefs, des graffiti gravés dans la peinture verte qui pelait.

J'ai toujours aimé les graffiti, ces petits mots d'amour ou de haine parfois, que les gens égarent ici et là, comme pour laisser un message, une trace...

Ce n'est qu'après avoir lu tous les petits gribouillis qui constellaient la planche du banc (sur laquelle j'étais assis), que je m'intéressai à ceux qui étaient sur mon dossier. Et c'est là que l'horreur m'apparut...

L'homme ! Il était là, assis juste derrière moi !!!

Sur ce banc double (je n'avais pas remarqué jusque-là qu'il était double), l'homme me tournait le dos. Il était séparé de moi juste par le dossier, et son épaule touchait la mienne.

Je m'en écartai prestement, ce contact me révoltait.

Je le regardai fixement, devenant, le temps d'un instant, moi le chasseur et lui la proie. Son chapeau rabattu et le col de sa gabardine relevé ne me laissaient apercevoir qu'un petit bout de son oreille droite...

Je vis que c'était un homme blanc de peau... Très clair même.

Je fus submergé par une odeur, à peine perceptible mais persistante... Un peu âpre et rance... Son odeur !

Je réalisai alors qu'il devait être là, juste derrière moi, depuis un bon moment, qu'il ne m'avait jamais contourné, qu'il ne s'était jamais éloigné !

Depuis deux semaines qu'il me suivait sans cesse,
je ne l'avais jamais eu si près de moi !

A quoi jouait-il ? Il semblait paisible, sûr de lui, il devait penser que je ne l'avais pas repéré.

J'essayai de contenir toute la panique qui grimpait en moi. Une multitude de perles glaciales constellaient mon front, je me mordis la lèvre si fort qu'un goût de sang me parcourut la langue.

Son odeur, que je n'avais même pas distinguée jusqu'alors, devint d'un coup entêtante. Maintenant que je la rattachais à l'homme, elle me dégoûtait, me levait le cœur.

Ma poitrine se serrait jusqu'à l'étouffement. Sans même comprendre ce qu'il se passait, je me suis élancé et j'ai couru, couru comme un dingue jusqu'à l'appartement de la rue Custine.

Là, j'ai composé fiévreusement le code qui ouvre la grande porte cochère, je me suis assuré qu'il n'était pas là et j'ai monté quatre à quatre les cinq étages.

J'ai refermé la porte à double tour, ma grande sœur n'était pas encore là, je me suis jeté sur mon lit et j'ai pleuré...

Tout ce trop plein d'angoisse contenu se déversait d'un coup en un flot de larmes ininterrompu qui trempait mon oreiller.

Ces sanglots me soulageaient, me libéraient, m'enivraient, tous mes nerfs se relâchaient, je pleurais...